
M A N U S C R I T

L'ART DE LA CHUTE

de Sara Stridsberg

traduit du suédois par Marianne Ségol-Samoy

cote : SUE17D1082

année d'écriture de la pièce : 2015
année de traduction de la pièce : 2017



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Cette pièce prend pour point de départ la vie des Américaines Edith & Edith Bouvier Beals, sans pour autant être fidèle à la réalité.

PERSONNAGES :

LA MÈRE (79 ans)

LA FILLE (56 ans)

UNE TROISIÈME PERSONNE (Un homme qui travaille dans le cinéma, Eugene, Le frère Bouvier, Le frère Phelan, Jackie Kennedy, le Père Steve, Une voix de radio, Un ministre de l'Intérieur, L'homme du service d'hygiène, Un journaliste)

L'action se déroule sur la côte atlantique au nord de New York, à East Hampton, une zone de villégiature prisée par l'élite américaine. Petite Eddie et sa mère, Grande Eddie, vivent dans une immense maison d'été composée de dix-huit pièces qui, au cours de ces deux dernières décennies, s'est progressivement dégradée, plus précisément depuis l'époque où la Fille est revenue de New York. Cela fait un certain temps que la mère et la fille sont réduites à séjourner dans une seule chambre au deuxième étage, les autres pièces étant devenues pratiquement inaccessibles. Des rats laveurs et des chats circulent librement dans la maison, des oiseaux de mer entrent et sortent à travers les fenêtres brisées. Les deux femmes ne reçoivent plus aucune visite, mais des gens de leur passé arrivent et repartent comme dans un rêve.

La scène se compose d'une chambre éclairée, encombrée d'objets du sol au plafond. C'est l'ancienne chambre à coucher de la mère. Aujourd'hui il y a deux lits simples qui parfois sont collés l'un à l'autre pour former un lit double. Lorsque la mère et la fille se disputent, les lits sont séparés. Dans la pièce, deux tables de chevet, un réfrigérateur et une cuisinière encombrée d'assiettes sales, de casseroles, de boîtes de conserve, de vieux emballages alimentaires en carton. Des objets dispersés un peu partout: des mannequins, des perruques, des robes, des livres, des magazines de mode, un piano blanc dans un coin. Des boîtes à musique, des figurines en porcelaine, des animaux empaillés, des plumes, des pistolets, des tenues et des combinaisons en train de sécher sur une corde qui court à travers la pièce. Des ceintures, des livres, de vieilles encyclopédies, un pèse personne, un soutien-gorge, des tableaux, des esquisses au fusain, des costumes, des violons, des miroirs, des affiches annonçant que la mère et la fille sont de merveilleuses danseuses et chanteuses. Des murs de couleur turquoise ou vert océan. Une horloge murale qui s'est arrêtée, un pot de chambre, une fenêtre avec des volets qui donne sur la mer. La fille change constamment de vêtements, vingt fois par jour, elle se déplace comme sur un podium, sa mère étant son unique public.

Cet espace est leur royaume, leur paradis, ici elles sont libres, souveraines, des stars dans leur propre monde. Cet espace est leur prison.

La pièce se déroule entre octobre 1972 et février 1973.

SCÈNE 1. MON DIX-SEPTIÈME HIVER ICI

La Mère et La Fille sont assises chacune dans son lit, le regard dans le vide. Au loin, le bruit des vagues qui se brisent sur la plage. Une douce lumière dorée. C'est l'aurore ou le crépuscule, impossible de savoir si c'est la nuit qui s'annonce ou une nouvelle journée qui commence. Ça n'a plus aucune importance. La Mère et la Fille se trouvent dans un temps éternel, dans le temps blanc de la mort. Dix-sept ans se sont écoulés depuis le retour de la Fille. Elle a passé cinq étés à New York avant de revenir définitivement à East Hampton. Aujourd'hui elle a 56 ans et a perdu tous ses cheveux. Elle porte un maillot de bain doré, un foulard noué autour de la tête, des talons aiguilles dangereusement hauts et le drapeau américain enroulé autour du corps.

LA MERE.- La mer est magnifique aujourd'hui, non ? (*La Fille mange des haricots directement dans une boîte de conserve. Elle pense à autre chose, ne répond pas. La Mère feuillette une pile de vieilles photos.*) De quelle couleur est-elle aujourd'hui ?

LA FILLE (*répond sans lever la tête*).- Saphir.

LA MERE.- Je n'ai jamais vu une mer aussi belle. En tout cas, pas depuis ces cinquante dernières années.

LA FILLE.- Tu dis ça tous les jours.

La Mère sort une photo d'elle jeune.

LA MERE.- J'étais grosse là ?

LA FILLE.- Non.

LA MERE.- J'étais quoi alors ?

LA FILLE.- Tu étais très belle.

La Mère sort une autre photo d'elle jeune. La tend vers le soleil.

LA MERE.- Est-ce qu'on dirait une bonne mère ?

LA FILLE.- J'en sais rien. Je ne suis pas bien placée pour répondre à ça.

LA MERE.- Alors qui peut répondre ? Il n'y a que toi ici.

La Mère donne la photo à sa fille qui l'étudie intensivement avant de répondre.

LA MERE.- Alors ? J'étais une bonne mère ?

LA FILLE.- Ça en a l'air.

LA MERE.- J'étais une mère exceptionnelle. Et j'avais des enfants très sympathiques. Je m'amusais beaucoup avec eux.

LA FILLE.- On s'amuse toujours, non ?

LA MERE.- Spécialement avec mes fils. J'étais folle d'eux. *(Elle sort encore une photo. Celle d'une petite fille qui regarde un chevreuil abattu à travers la vitre arrière d'une voiture).* Qui est cette petite fille ?

LA FILLE.- C'est moi.

Lorsqu'elle a fini de manger, la Fille tend la boîte de conserve à sa mère qui la termine.

LA MERE.- Ah bon. En tout cas, je me suis beaucoup amusée avec mes enfants. Les garçons n'étaient pas difficiles à élever. Ils étaient parfaits. Je n'avais jamais besoin de leur dire quoi que ce soit.

LA FILLE.- Tu ne sais pas comment ils étaient.

LA MERE.- Ils étaient parfaits. Comme du velours.

LA FILLE.- C'était de parfaits trous du cul, oui. Tu peux pas les ranger? Tu les as déjà regardées une bonne centaine de fois. Et faut pas les exposer tout le temps à la lumière. Ça les abîme.

LA MERE.- Mais j'aime les regarder, moi. J'aime regarder ces petits garçons. Ça me rend heureuse.

LA FILLE.- Donne-moi ces photos.

La Fille s'apprête à les attraper.

LA MERE.- Je veux les garder auprès de moi.

LA FILLE.- Donne-les-moi, c'est tout.

LA MERE.- Non. Si je te les donne maintenant, je ne les reverrai jamais. *(montre une photo)* Regarde, celui-là il fume. Ce n'est pas un peu jeune? Quel âge il peut avoir ? Sept ans ? C'est Phelan, non ?

La Fille jette un œil sur la photo.

LA FILLE.- Plutôt treize. Et c'est Bouvier. Je ne veux pas avoir à te le redemander. Donne-les-moi.

LA MERE.- Je veux les regarder.

LA FILLE.- Tu les as déjà regardées.

LA MERE.- Je veux les regarder encore. Ce sont mes photos.

La Fille essaie d'attraper la photo, la Mère résiste. La photo se déchire.

LA FILLE.- Regarde ce que tu m'as fait faire.

La Mère trouve une nouvelle photo d'elle-même. C'est un portrait. La Fille se lève du lit et se met à chercher des factures et d'autres papiers importants dans le tas posé sur le piano. Entre autre un avis d'expulsion venant du Service d'Hygiène de East Hampton.

LA FILLE.- Mother darling, il faut que je retrouve cette facture, il faut qu'on paie. Tu ne crois quand même pas que cette vue sur la mer est gratuite ?

LA MERE.- Regarde comme je suis belle sur celle-là. Un visage classique.

LA FILLE.- Tu viens de me la montrer. C'est celle qui prouve que tu étais une bonne mère.

La Mère rit.

LA MERE.- Où sont les chats ?

LA FILLE.- Je les ai enfermés.

LA MERE.- Tu les as enfermés ? Mais c'est cruel.

LA FILLE.- Je dois retrouver cette facture. Et j'ai pas envie d'avoir dix-sept chats qui me tournent autour.

LA MERE.- Ils ne sont pas dix-sept.

LA FILLE.- Ah ouais ? Ils sont combien alors ?

LA MERE.- Seize.

La Fille lève les yeux au ciel.

LA FILLE.- Ok, j'ai pas envie d'avoir seize chats qui me tournent autour quand j'essaie de retrouver cette facture d'électricité.

Silence.

La Fille cherche. De plus en plus désespérée.

LA MERE.- Tu ne la retrouveras jamais.

La Fille regarde sa mère.

LA FILLE.- Je suppose que t'as pas l'intention de m'aider à chercher. Un jour quelqu'un m'a dit une chose. Je ne me souviens pas qui c'était. Eugene peut-être. Il a dit : *Edie, si tu n'es pas libre maintenant tu ne le seras jamais.*

LA MERE.- La liberté est surestimée.

LA FILLE.- Je n'ai jamais écouté personne. C'est ça mon problème.

LA MERE.- Moi, tu m'as écoutée.

LA FILLE.- Grave erreur.

LA MERE.- Tu ne peux pas enlever cet affreux foulard ? On dirait que tu es en deuil.

LA FILLE.- C'est le cas. Mes cheveux ne repousseront jamais.

LA MERE.- Tu n'aurais jamais dû -

LA FILLE.- J'ai pas fait exprès.

LA MERE.- Tu étais jalouse de tes frères.

LA FILLE.- C'était pas prévu qu'ils s'enflamment.

LA MERE.- Rapide comme une belette avec les allumettes. C'est pour ça que tu perds tes cheveux. Des racines calcinées. *(pause)* Crois-moi, il n'y a rien à voir dehors.

La Fille se remet à chercher la facture.

LA FILLE.- Tu sais que t'as pas le droit de toucher à mes papiers. Et surtout de cacher les factures.

LA MERE.- Tes papiers ne m'intéressent pas. Il y a peu de choses qui m'intéressent aussi peu.

LA FILLE.- Je t'ai déjà dit de rien toucher de mon côté. Pourquoi tu m'écoutes pas ?

LA MERE.- Bien sûr que je t'écoute. Mais ici ce n'est pas moi la coupable. Ne rejette pas la faute sur la victime.

LA FILLE.- Il faut qu'on déplace ce frigo. À mon avis tout est tombé derrière. Pourquoi tu serais la victime ?

La Fille pousse le réfrigérateur. Y met toutes ses forces.

LA MERE.- Je suis une victime des circonstances.

LA FILLE.- Comment un si petit frigo peut être aussi lourd ? Je ne réussirai pas à le déplacer toute seule. (*Regarde la Mère*) Tu m'aides ou quoi ?

La Mère feuillette rapidement un vieux magazine.

LA MERE.- Ohhh Edie. Déplacer des frigos. Je ne pense vraiment pas que ce soit notre truc. (*Elle regarde autour d'elle*). Où sont passés tous ces garçons si sympathiques ?

LA FILLE.- Oui, où sont passés tous ces garçons si sympathiques ? Ils sont pas ici en tout cas.

LA MERE.- C'est triste à entendre. Rien que l'idée d'organiser des choses m'horripile.

Déplacer des objets, faire des listes, devoir se souvenir de tout. Je préférerais me tirer une balle dans la tête plutôt que de déplacer ce frigo.

LA FILLE (*Pointe du doigt un vieux fusil accroché au mur*).- Je t'en prie. Te gêne pas.

LA MERE.- De toute manière, je ne saurais probablement pas m'en servir. On ne les a pas effrayés quand même ?

LA FILLE.- Effrayés qui ? Les garçons ? Non. Ça, je peux pas le croire. N'importe quel homme serait capable de tuer pour pouvoir patauger dans notre merde et chercher des menaces d'expulsion de la Commune et du Service d'Hygiène. (*Regarde par la fenêtre*). Il doit probablement y avoir la queue dehors.

La Fille tend son bras vers le fusil.

LA FILLE.- Tu le veux oui ou non ?

LA MERE.- J'attends de voir si je me sens éventuellement mieux tout à l'heure.

LA FILLE.- Ok. Mais si on ne retrouve pas cette facture, ils vont de nouveau tout couper. C'est pas possible, Maman. J'en peux plus.

LA MERE.- Je suis une femme extrêmement bien organisée. C'est juste que je ne sais pas où cette facture peut se trouver.

La Fille s'immobilise, un sourire aux lèvres.

La Mère regarde sa fille d'un air concentré.

LA FILLE.- Qu'est-ce qu'y a ?

LA MERE.- Tu es rayonnante.

LA FILLE.- Tu trouves ?

LA MERE.- Absolument. Éblouissante.

La Fille se passe la main sur le visage.

LA FILLE.- C'est vrai ?

LA MERE.- Tu es enceinte ?

La Fille lui lance un regard noir.

LA MERE.- Quoi? Tu l'es ? T'es en cloque ?

LA FILLE.- Bien sûr que non! J'ai 56 ans.

LA MERE.- Aïe !

LA FILLE.- Oui.

LA MERE.- Alors quel âge je dois avoir, moi?

LA FILLE.- T'es hyper vieille.

LA MERE.- Je me disais que c'était peut-être Eugene, le père.

LA FILLE.- Oui, c'est une théorie. C'est juste qu'Eugene nous a quittés il y a quatre ans.

LA MERE.- En tout cas, tu fais très jeune. Tu fais encore plus jeune avec ce drapeau ridicule autour de toi.

LA FILLE.- Là, ça me fait plaisir.

LA MERE.- Tu fais très jeune pour ton âge. 56 ans ? On dirait que tu en as 55.

Le sourire de la Fille s'éteint.

LA FILLE.- Ça me vieillit de chercher ces foutues factures. Comment font les gens ? Comment ils font pour s'occuper de tout ça ?

LA MERE.- Tu es comme moi. Tu as d'autres dons. Ça, ce n'est pas important, ma petite Edie. Ça, ce n'est rien du tout.

LA FILLE.- La lumière et l'eau, c'est pas important ? On ne peut quand même pas rester assises dans le noir. *(La Fille essaie de nouveau de déplacer le réfrigérateur)*. Je ne pourrai pas passer encore dix ans dans cette maison. Je ne pourrai pas passer encore un hiver dans cette maison.

LA MERE.- Intéressant. Et de quoi tu vivras dehors ?

LA FILLE.- C'est ça que je ne sais pas. Il faut que tu m'aides.

LA MERE.- C'est encore à moi de tout faire ?

LA FILLE.- Maman !

La Mère se lève pour pousser le réfrigérateur avec sa fille. Elle se déplace avec difficulté. Toutes les deux luttent un moment mais sans réussir à le bouger.

LA FILLE *(abandonne)*.- L'idée c'était pas que tu t'appuies sur moi. L'idée c'était que tu pousses.

LA MERE.- Je ne suis pas plus forte que ça. Tu t'attendais à quoi de la part d'une vieille dame ? *(Elles se remettent à pousser. Elles finissent par éloigner le frigo de quelques centimètres du mur. Des enveloppes, des photos, de vieux papiers de bonbons tombent par terre. La Fille ouvre une enveloppe, lit son contenu, pousse un soupir de soulagement)*. Oui, tout est là. C'est bien ce que je disais. Bon, je le fais ce chèque ? *(Elle sort un chéquier de son soutien-gorge, s'assoit sur son lit, prête à le remplir.)* La vieille femme est supposée se souvenir de tout. De tout ce que les autres oublient. Voilà ! *(La Fille attrape le chèque, le fourre dans sa poche et sort de la pièce. La Mère est prise de panique, elle l'appelle)*. Edie ! *(Silence)* Edie ! *(Silence)* Edie !

La Fille revient.

LA FILLE.- Oui ?

LA MERE.- T'étais où ?

LA FILLE.- Dans la pièce d'à côté.

LA MERE.- Tu faisais quoi ?

LA FILLE.- Je me demandais comment y mettre de l'ordre.

LA MERE.- Tu ne peux pas plutôt penser à mettre de l'ordre ici ?

LA FILLE.- Faut pas que je réfléchisse, faut que je fasse le ménage. Faut que je change les ampoules pour qu'on puisse se servir de la pièce. J'ai peut-être l'air d'une cinglée mais ça ne suffit pas de regarder les vieilles ampoules pour qu'elles s'allument.

Silence.

LA FILLE.- J'y retourne, Maman.

LA MERE.- Oh non.

La porte se referme derrière la Fille.

LA MERE (*pour elle-même*).- Je ne veux pas perdre mon enfant.

SCÈNE 2. NEW YORK MAGAZINE. UN SCANDALE NATIONAL

La Mère et la Fille sont de nouveau assises chacune dans son lit.

La Fille feuillette nerveusement différents magazines, elle a abandonné l'idée de ranger la pièce d'à côté. Lorsqu'elle a fini d'en feuilletter un, elle le jette par terre et en attrape un autre. La Mère se regarde dans le miroir, examine ses dents.

LA MERE.- Combien de fois par jour tu changes de vêtements?

La Fille continue de lire.

LA FILLE.- Aucune idée. Combien de fois par jour tu me poses la question?

LA MERE.- Au moins vingt fois.

LA FILLE.- C'est ma manière de protester.

LA MERE.- Tu protestes contre quoi ?

LA FILLE.- Je détestais être mannequin. C'est à cause de ça que j'ai cette tête.

LA MERE.- Je sais très bien que tu détestais ça, mais où crois-tu que tes protestations te mèneront? Au moins, tu étais belle. À l'époque.

La Fille continue de lire. La Mère l'observe.

La fille arrête de tourner les pages, lit maintenant de manière plus concentrée.

C'est le New York Magazine.

LA FILLE.- Aha, aujourd'hui on est dans le journal.

LA MERE.- C'est vrai ? Mais c'est formidable ! Qu'est-ce qu'on a fait ?

LA FILLE.- Demande-moi plutôt ce qu'on n'a pas fait. On n'a pas fait le ménage dans notre maison. On l'a laissée à l'abandon. C'est pour ça qu'on est dans le journal.

LA MERE.- Ah bon. Autrefois on lisait des choses bien plus amusantes dans le journal. Il était question de fêtes, de célébrités, de Pearl Harbour, de la bombe atomique.

LA FILLE.- Une nouvelle époque.

LA MERE.- Berk, l'avenir de l'Amérique est si déprimant.

Un peu plus loin, un jeune homme en trench-coat et chapeau observe la Mère et la Fille tout en prenant des notes dans un carnet. C'est Bouvier, le petit frère d'Edie. Il est journaliste. Ça

fait une éternité qu'il n'est pas venu leur rendre visite, mais il réapparaît parfois comme dans un vieux rêve.

LA FILLE.- À East Hampton, ils t'arrêtent pour n'importe quoi. Ils t'arrêtent si tu portes des chaussures rouges un dimanche. (*Se tourne vers son frère*). Pas vrai, Bouvier ? Entre. Reste pas planté là avec ton petit carnet dans la main.

LE FRERE BOUVIER.- Je pourrais imaginer une meilleure pub pour cette famille.

LA FILLE.- Mais Bouvier, toute pub est une bonne pub. C'est pas justement toi qui l'as dit ?

LE FRERE BOUVIER.- J'ai discuté avec Mister Beckwith. Rien de nouveau sous le soleil. Mais il a dit une chose très juste: *ta mère est la Hippie par excellence. Un modèle pour tous les autres hippies.*

LA MERE.- Il a dit ça ? C'est qui ce putain de Beckwith ?

LA FILLE.- Mister Beckwith, de l'inspection sanitaire.

LA MERE.- Oh pouah ! Tu peux dire à ce Beckwith que je ne suis pas une hippie. Je suis une aristocrate.

LE FRERE BOUVIER.- Le signe de reconnaissance de l'aristocratie c'est la responsabilité, Edith. Ça te dit quelque chose ? *La responsabilité.*

LA FILLE.- Les freaks sont des aristocrates, a dit Andy Warhol.

LE FRERE BOUVIER.- Ça ne me surprend pas. Quel cinglé.

LA MERE (*à Bouvier*).- On est dans le journal aujourd'hui, mon chéri.

LE FRERE BOUVIER.- Je sais. C'est pour ça que je suis là.

LA MERE.- Oho.

LE FRERE BOUVIER.- Sinon je ne serais pas venu.

LA MERE.- Ah bon ? Tu as l'intention de faire le ménage ? Il suffit de t'y mettre, je ne t'en empêcherai pas.

LA FILLE.- Il n'a pas l'air d'être venu pour ça, Maman. Il a plutôt l'air fâché.

LA MERE.- Étrange, ils ne viennent ici que quand ils sont fâchés. Comment ce serait si vous veniez ici quand vous êtes de bonne humeur ?

LE FRERE BOUVIER.- C'est la seule pièce que vous utilisez ?

LA MERE.- En ce moment c'est la pièce que nous préférons. Ici on voit la mer. Regarde. C'est magnifique. Tous les jours des couleurs différentes. Hier : saphir. Aujourd'hui : azur.

Demain : indigo.

LE FRERE BOUVIER.- Et les dix-sept autres pièces ? Qu'est-ce qui leur est arrivé ?

LA MERE (*à la Fille*).- Si ce ne sont pas des avocats, on peut être certain que ce sont des

journalistes. (*à Bouvier*). Edie n'a pas eu le temps de faire le ménage comme elle aurait dû.

Mais on y travaille. Voilà. De nos jours, qui a besoin de dix-huit pièces?

LE FRERE BOUVIER.- Et les animaux ? J'ai croisé un putain de raton laveur dans le salon. Vous avez ouvert un zoo ?

LA MERE (*à la Fille*).- Ouh il est fâché. Il n'est pas content.

LA FILLE.- Il leur suffit d'entrer pour ne plus avoir envie de repartir.

LE FRERE BOUVIER.- Les ratons laveur ! Putain, ça je veux bien le croire. Si vous leur filez à bouffer.

LA FILLE.- Juste un peu. Juste quelques cornflakes.

LA MERE.- Et parfois du pain grillé.

LA FILLE.- Ils sont très affectueux.

LA MERE.- Très civilisés.

LE FRERE BOUVIER.- Vous devez désinfecter cette maison.

LA FILLE.- Désinfecter cette maison ?

Bouvier regarde autour de lui.

LE FRERE BOUVIER.- Euh. Oui.

LA MERE.- Pourquoi on désinfecterait cette maison ? On a beaucoup de problèmes, mais aucun avec cette maison. (*Elle s'emporte*). Le fait est qu'on a du mal à s'en sortir vu la pension de merde que je reçois de ton père. Ou pour être plus claire – et il faut l'être dans ce genre de situation- vu l'absence totale de pension alimentaire que je reçois.

LE FRERE BOUVIER.- C'est pour nous que tu recevais une pension alimentaire.

LA MERE.- La pension tenait dans un dé à coudre.

LE FRERE BOUVIER.- Encore aujourd'hui c'est pour nous que tu reçois de l'argent. Ce qui est étrange vu qu'on a bientôt l'âge de la retraite.

LA MERE.- Petite Edie me coûte un peu.

LE FRERE BOUVIER.- Je ne sais pas si vous avez raté ça, mais dehors le monde a changé. Une révolution est passée sous vos fenêtres sans que vous le remarquiez. Dehors les femmes travaillent.

LA MERE.- Betty travaille ? J'ai du mal à le croire.

LE FRERE BOUVIER.- Ma femme a ses -

LA MERE.- Je me disais bien aussi. (*À la Fille*). Ton frère sait peut-être dans quoi nous pourrions travailler ?

Bouvier renonce et s'en va.

La Fille le regarde partir.

LA FILLE.- Tu pourrais peut-être ouvrir une petite cabane à hot-dogs dehors.

LA MERE.- Bien sûr. Ou être factrice. La plus vieille factrice du monde. Distribuer le courrier à vélo à East Hampton. Ce serait merveilleux. Je pourrais commencer quand, à ton avis ?

LA FILLE.- Sans doute déjà demain.

LA MERE.- Il est parti ?

LA FILLE.- Lui, il est parti, mais moi je suis toujours là.

SCÈNE 3. FAUT JUSTE QUE JE TROUVE UNE BALANCE À EAST HAMPTON.

La Fille ouvre les volets pour faire entrer la lumière. Bruits d'oiseaux au loin. Peut-être un bout de ciel visible. Elle reste immobile à regarder sa mère, assise sur son lit, qui contemple de vieilles photos à l'aide d'une loupe.

LA FILLE.- Pourquoi tu ne t'habilles pas, Maman ?

LA MERE.- Moi ?

LA FILLE.- Oui, toi !

La Mère rit.

LA FILLE.- Qu'est-ce que tu reproches aux soutiens-gorge ?

LA MERE.- Je n'en porte plus depuis l'âge de douze ans. Je ne crois ni aux soutiens-gorge ni aux gaines.

LA FILLE.- T'as des idées très spéciales en matière de vêtements.

LA MERE.- Tu as peur de quoi ? Personne ne me veut de mal. En fait, ce serait plutôt à toi qu'on en veut.

LA FILLE.- Tu ne peux pas juste porter des vêtements comme tout le monde ?

La Mère lève la tête de ses photos.

LA MERE.- Tu vois bien où ça t'a menée d'être comme toi. D'avoir cette apparence. Pas de mari. Pas d'enfants. Rien.

LA FILLE.- Pas d'enfants à délaisser.

LA MERE.- Juste moi à délaisser.

LA FILLE.- Tu fais ça très bien toi-même. Et moi j'aime bien mes vêtements. Ça, c'est mon costume révolutionnaire. Mon meilleur costume en ce moment. Tout ce que j'ai à faire c'est de trouver un mari.

LA MERE.- Bonne chance, Edie.

La Fille s'assied sur l'autre lit et commence à feuilleter un magazine. Elle continue à parler

tout en lisant des passages par-ci par-là.

LA FILLE.- Il doit être Balance.

LA MERE.- Mais voyons. Comment tu vas trouver une Balance à East Hampton ?

LA FILLE (*lit*).- Balance. Pas facile à satisfaire et n'aime pas se sentir enfermé. C'est un homme passionné qui respecte les traditions. (*Lève les yeux*) Tout ce que j'ai à faire c'est de trouver cet homme. Rationnel, ordonné, structuré. Né pour être juge. C'est tout ce dont j'ai besoin. De l'ordre. Une vie ordonnée.

LA MERE.- Oh non, je ne veux plus entendre parler d'hommes de loi.

LA FILLE.- Tout est écrit dans les étoiles. Salut, t'es où petite Balance ? Ou bien t'es Capricorne ? Ou Vierge ? Non, je veux pas d'une Vierge. Où est passé le livre sur l'astrologie? Il a disparu. Comme tout le reste. Une Balance ne divorce pas. Une Balance ne croit pas au divorce. Moi non plus je ne crois pas au divorce.

La Mère se remet à contempler ses photos.

LA MERE.- Regarde celle-là.

La Mère montre une photo d'elle jeune.

LA FILLE.- Parfaite.

LA MERE.- Tu trouves ?

LA FILLE.- Absolument. Tu es sublime.

La Mère montre une autre photo. Une photo de mariage.

LA MERE.- Et le voilà. Mon mari. Élégant, n'est-ce pas ?

LA FILLE.- Mais t'es plus mariée avec papa.

LA MERE.- Faut toujours que tu sois si tatillonne?

LA FILLE.- Tatillonne? Vous avez divorcé il y a 45 ans.

LA MERE.- J'ai été très heureuse avec ton père. J'ai toujours été une femme très heureuse. (*lève la tête*) Dans un couple, quand on ne se dit rien, on n'a pas besoin de divorcer. C'est le meilleur conseil que je puisse te donner. Faut savoir fermer sa gueule. La liberté d'expression et le mariage sont absolument incompatibles.